

CYNISME

« CYNIQUE [sinik] adj. XIV^es ; latin cynicus, gr. kunikos « du chien, de kuôn, kunos, « chien ». 1. Antiq, Philos. Qui appartient à l'école philosophique d'Antisthène et de Diogène qui prétendait revenir à la nature en méprisant les conventions sociales, l'opinion publique et la morale communément admise. L'école cynique. - subst. Les cyniques: les philosophes cyniques. 2. (XVII^es. « impudent, effronté ») COUR. Qui exprime ouvertement et sans ménagement des sentiments, des opinions qui choquent le sentiment moral ou les idées reçues, souvent avec une intention de provocation. CONTR. Conformiste, honteux, timide ».

Le Nouveau Petit Robert

« Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré, ne jetez pas vos perles devant les porcs : ils pourraient bien les piétiner, puis se retourner contre vous pour vous déchirer ».

Évangile selon Saint-Matthieu (7-6)

« **C**royez bien, cher Monsieur, que je regrette infiniment de ne pas pouvoir donner suite à votre demande. C'est que je suis pris à la gorge, voyez-vous. Mes investisseurs me demandent des comptes. Ils me harcèlent au téléphone. Je n'ose plus me promener dans le parc de Saint-Cloud comme j'en avais l'habitude, le dimanche, car je les crois capables de tout. Votre projet, pour intéressant qu'il soit, susciterait de vives hostilités dans les milieux concernés. La SPA a de nombreux avocats qui feraient sans doute interdire votre livre. Et je ne peux pas décemment apporter ma caution à une entreprise qui s'en prend de manière aussi radicale à des éléments si proches de ceux sur lesquels j'ai bâti ma fortune et ma réputation. Je ne saurais trop vous conseiller de modérer vos propos à l'avenir et de tenir un discours plus consensuel, si vous tenez absolument à faire publier votre prochain ouvrage... »

— Vous finirez par les politesses d'usage, dit Paul Demy à sa secrétaire, après avoir posé la lettre sur le bureau. Dites lui aussi qu'il peut prendre contact avec moi. Je suis déjà en retard, expliquait-il en desserrant d'une main le nœud de sa cravate, tandis qu'il repoussait de l'autre la tasse de café gardée au chaud par son employée dévouée. Elle serait gentille d'appeler l'imprimeur pour lui confirmer qu'il devait changer de casse.

— Pour le reste, il fait comme on a dit. Le a du milieu reste en minuscule, c'est ça... On en reparlera ce soir, Chloé, je dois vraiment y aller, là.

Depuis quelques semaines, il souffrait atrocement de démangeaisons insupportables, au niveau du cou, comme il l'avait expliqué au dermatologue avant de prendre rendez-vous. Le port de la cravate, obligatoire dans sa profession, surtout depuis qu'il passait régulièrement à la télévision, n'arrangeait vraiment pas l'état de son épiderme. Il

avait tenté de lui substituer une lavalière, ou même un nœud-papillon qui lui donnait l'air d'un provincial endimanché quand il passait chez Flo retirer la commande de Jean-Baptiste en vue de leur déjeuner hebdomadaire du mardi. Mais rien n'y faisait. Ça le grattait continuellement.

La déception d'Amar Dahrieussouk fut grande quand, le lendemain matin, il trouva la lettre de Paul Demy. Depuis des mois il attendait une réponse et l'impatience de descendre chercher son courrier lui tenait lieu désormais d'horloge biologique. Il se réveillait juste à temps pour prendre un café et une douche, dans cet ordre ou dans l'autre et c'était pile l'heure d'aller aux nouvelles et de mettre sa tête dans la boîte, puis dans le sac de la journée où il étoufferait jusqu'au lendemain matin. « Il n'y a pas de réponse », soupirait-il d'un air crispé quand quelques amis se risquaient encore à lui demander où il en était de ses projets.

Dans ces conditions, les dimanches étaient devenus insupportables. Comme il n'avait ce jour-là aucune raison particulière de se lever, il traînait en peignoir au milieu des cendriers qu'il remplirait avant midi sans prendre la peine de les vider, ce goût de cendres dans sa bouche, il se refaisait un café, il enregistrait un nouveau message sur son répondeur pour le cas improbable où il sortirait dans l'après-midi et celui, encore plus improbable où Caroline appellerait pour proposer un ciné. Il s'inspirait de l'actualité culturelle — veuillez laisser votre message avant la fin du naufrage — ou des saisons qui vont et viennent et ça n'arrive pas qu'aux autres — je suis parti commander du fuel avec Rarahu, mais je reviendrai, laissez-moi un message. Depuis de nombreuses années, Amar Dahrioussouk nourrissait deux ambitions qui occupaient l'essentiel de son temps et grevaient lourdement son budget, parce que l'ambition, ça bouffe plus qu'un doberman, c'est dire. Il avait le projet de faire interdire les chiens à Paris. Enfin, on commencerait par Paris pour frapper l'opinion publique. Ensuite on verrait à étendre l'interdiction aux villes de province, l'idéal étant d'éradiquer totalement la population canine de l'espace urbain et de restreindre aux habitants des campagnes, isolés au bout de leur chemin, l'autorisation de posséder un chien. Chez Amar ce projet tenait de l'idée fixe. Il ne pouvait plus supporter les chiens depuis qu'il avait vu les joues de Cécile, sa petite sœur, transformées en steak haché par les soins d'un berger allemand très joueur puis soudain plus du tout, quelques semaines après la rentrée des classes. Elle avait été hospitalisée jusqu'à Noël, la paupière tombante, un filet sur son crâne qu'il avait fallu raser partiellement pour le recoudre, comme il l'avait vu faire parfois sur certaines poupées Bella. Il avait su, dès qu'il avait vu ce visage après son entraînement de volley-ball — c'était la seule fois où son père qui était exceptionnellement venu le chercher l'avait vu jouer, mais sans le regarder —, il avait su, en entrant dans la chambre comme

si c'était sa faute, qu'il ne pourrait jamais l'oublier. Le soir, quand il avait éclaté en sanglots peu avant le dessert, son père, qui n'était pourtant d'habitude pas vraiment porté au dialogue, lui avait demandé des explications. Entre deux hoquets, Amar avait réussi à dire qu'il avait oublié son cartable au pied du lit à l'hôpital — il s'était enfui de la chambre plus qu'il n'était sorti, les yeux écarquillés d'angoisse et sa mère avait dit gentiment avant qu'il ne referme la porte : « ça va aller ce soir, Amar ? Tu es grand maintenant mon chéri ». Amar aurait préféré rester petit, petit, petit, poussin dans le poulailler où les chiens, les loups, les renards et les belettes n'entrent jamais. Amar expliqua donc à son père qu'il ne pourrait pas faire ses devoirs pour le lendemain, son contrôle de maths, la fable qu'il devait apprendre — il ne se souvenait que de la fin dont il ne comprenait d'ailleurs pas bien le sens, Oh ! combien de Césars deviendront guéridons ! — ça ne veut quand même pas dire grand chose, mais ça arrive souvent dans les livres, Amar n'avait pas fini de l'apprendre. Ses larmes coulaient puérides sur la croûte de son Babybel. C'était le problème avec Amar. Tout petit déjà il était hypersensible. On ne pouvait rien lui dire sans que son petit menton se mît à trembler, signe avant-coureur d'une de ses crises de larmes qui lui avaient valu le surnom de « sirène ». Ce soir-là, son père s'était montré compréhensif. En temps normal sa réponse était toujours d'une logique imparable : il giflait Amar qui savait enfin pourquoi il pleurait. Ce soir-là donc, il fit appel à l'intelligence de son petit garçon car il avait dépassé l'âge de raison depuis plus de trois ans : — Tu ne vas pas te mettre dans cet état-là pour un cartable alors que ta petite sœur est à l'hôpital ! Amar était allé au lit sans dessert car il n'avait plus faim et il avait laissé dans l'assiette les quartiers d'orange que son père avait patiemment épluchés pour lui. Il avait eu du mal à s'endormir parce qu'il savait que sa maman ne viendrait pas lui dire bonsoir. Quand elle rentrait de l'hôpital, il dormait si

profondément qu'il ne l'entendait même pas ouvrir la porte. Il guettait jusqu'à l'épuisement le claquement de ses talons sur le carrelage, leur rythme inimitable qui se confondait pour finir avec les palpitations de son cœur et le berçait. « Quand je m'endors, tu marches sur mon cœur », lui avait-il dit un jour, avant de monter se coucher, et elle s'était demandée ce qu'elle ferait d'un gamin pareil, capable de se laisser ainsi piétiner le cœur. Mais il était si beau, si gentil, si drôle dans sa culotte d'éponge bleue à patouiller dans la piscine qu'il n'y aurait pour lui que du bonheur.

Le matin, Amar ne la voyait pas non plus : elle partait très tôt à l'hôpital, bien avant son réveil, pour être à côté de sa petite sœur dès qu'elle ouvrait l'œil, le seul qu'elle pouvait ouvrir pour l'instant, l'autre paupière restant obstinément close.

— Je passe après un chien, avait dit le chirurgien en claquant les talons quand il avait dû constater avec elle que l'opération avait échoué. Au lieu d'envoyer un pain au médecin comme elle en avait légitimement envie, elle avait caressé doucement la joue de la petite fille, celle qui restait lisse et ronde comme un rayon de lune et elle lui avait souri. Il restait encore tant de lumière sur son visage et dans son œil, malgré l'acharnement du chien, que pour elle aussi, il n'y aurait que du bonheur.

Quand Amar prenait son petit-déjeuner en vitesse avant de partir à l'école, il regardait le bol vide de sa mère sur la table, la trace de rouge à lèvres qu'elle ne laisserait pas sur ses joues, et il s'emplissait les poumons de son parfum qui traînait encore dans la cuisine avec l'odeur du café et du pain grillé. Après le chagrin était venue la jalousie. Chaque fois qu'il entrait dans la chambre de sa petite sœur à l'hôpital, Amar avait l'impression de pénétrer dans un magasin de jouets. Pour elle, c'était Noël tous les jours. Et la chambre ressemblait au plateau de « L'Ecole des fans » quand à la fin de l'émission il se remplit de paquets pour les enfants qui ont tous gagné, sauf

que là, Cécile était la seule participante. Amar, ça l'énervait un peu, surtout qu'elle ne voulait jamais le laisser jouer avec ses cadeaux. Finalement sa paupière s'était rouverte, et le chirurgien avait eu dans le regard une lumière triomphale, je vous l'avais bien dit. Le canal lacrymal restait cependant très abîmé et Cécile avait compris le truc très vite. À la moindre incartade d'Amar, elle s'effleurait l'œil et se mettait à pleurer, cet âge est sans pitié. Leurs parents réagissaient au quart de tour :

— Laisse les jouets de ta sœur, tu vois bien que tu la fais pleurer !

Et Amar faisait semblant d'aller faire pipi, repli stratégique qui lui permettait de pleurer tranquillement dans les toilettes, sans mettre la sirène, et de se passer de l'eau sur le visage, après avoir tiré la chasse pour faire plus vrai. Il se faisait quelques grimaces dans la glace, vilain petit Amar, avant de revenir dans la chambre pour profiter encore un peu des genoux de sa mère qui resterait là après l'heure des visites tandis qu'il devrait s'en aller non sans l'avoir embrassée voracement, c'est quand que tu rentres ?

Voilà pour les causes lointaines de la guerre ouverte qu'il avait déclarée à la gent canine. « Traumatisme infantile », avait noté rapidement le médecin scolaire d'une écriture illisible quand Amar lui avait demandé une dispense pour la promenade organisée en forêt à la fin de l'année, sous prétexte que les chiens pouvaient y courir en liberté. Pour simplifier, Amar disait qu'il avait peur, et c'est vrai, il avait peur comme avaient pu le constater deux copains incrédules le jour où il avait soufflé « attendez-moi ! » avec une voix d'enfant malade, alors qu'ils venaient, deux pas devant lui, de passer sans le voir à côté d'un clébard endormi et totalement inoffensif, une sorte de Rintintin teint en vieux toutou. Ils s'étaient retournés, impatients — qu'est-ce qu'il y a encore ? — et Amar, le ventre noué, les avait rejoints, passant à côté du chien comme on enjambe un précipice, sentant déjà sur son cou la morsure de l'animal qui dormait toujours.

En fait, Amar en voulait à tous les chiens du monde d'avoir été supplanté par Cécile dans le cœur de sa maman. Il n'avait jamais osé lui demander s'il resterait son préféré, parce qu'il redoutait bien trop sa réponse. Il en était resté tout malheureux, comme un chien perdu sans collier.

— Vous savez, Dahrieussouk, les pys ne sont pas faits pour les chiens, lui avait narquoisement expliqué un de ses collègues, parce qu'Amar venait de lui prendre le coude pour passer avec lui sur le trottoir d'en face et éviter le molosse qui sommeillait devant la pizzeria à une trentaine de mètres. Amar, malgré sa forte myopie, les voyait toujours de loin, ces bouffeurs d'espoir, ces renifleurs de jupes, ces quémandeurs aux yeux humides qui vous dévorent le bras quand vous leur tendez la main. Amar avait feint d'ignorer la remarque de son collègue dont il ne pouvait toutefois nier la pertinence. Vexé comme un pou, il avait répondu : — Dahrieussouk, il a un prénom, il est pas né chez les cochons !

Et son collègue n'avait pas insisté. Les causes immédiates de la haine qu'il vouait aux chiens, sans admettre d'aussi traumatiques origines, ne manquaient pas pour autant de fondements solides. N'avait-il pas failli se casser le bras en dérapant avec son vélo sur un repas complet Royal canin en phase finale d'existence, tandis qu'il slalomait habilement rue de Rivoli, entre les camions de livraison, les taxis et les automobiles qui, dans une détresse toute relative, encombraient la piste cyclable ? Il avait crié si fort en tombant que les clients du Body Shop étaient sortis sur le seuil du magasin comme un seul homme. Une femme l'avait aidé à se relever; elle tenait encore à la main un flacon de gel douche parfum fraise qui lui allait bien au teint, elle était peut-être enceinte, Amar ne le saurait pas. De son coude éraflé perlaient quelques gouttes de sang, qu'elle essuya avec un kleenex et la dextérité d'une infirmière, il faudrait désinfecter avec du mercurochrome, lui dit-elle en rangeant les mouchoirs dans son sac d'un air attentif, comme

si elle allait en sortir un flacon d'éosine, mais non. Amar eut une puérule grimace de douleur, rien que d'y penser, arrête, arrête, ça pique. Son polo Lacoste à manches longues qui lui semblait le comble de l'élégance vestimentaire version sportswear, chic, fluide et décontracté, son beau polo Lacoste bleu azur était tout déchiré au coude, complètement niqué même, et qu'est-ce qu'il mettrait maintenant sous son petit pull marine pour rejoindre Caroline à la piscine ? « Votre petit crocodile est indemne, c'est l'essentiel », lui dit la femme au teint fraise en passant rapidement sa main sur le torse d'Amar qui eut la même petite grimace.

Rouge de honte, Amar était finalement remonté sur son vélo, après avoir rajusté le col de son polo, en utilisant la vitre d'une voiture comme miroir. Elle lui avait conseillé de porter un casque à l'avenir, la vie est immense et pleine de dangers, vous savez, elle lui avait souri. Il aurait bien aimé retomber, rien que pour ça, pour tomber sur elle, vous tombez bien. D'ailleurs il avait bien failli réussir, en se retournant pour la voir une dernière fois, au moment où, au lieu d'entrer dans la boutique payer son gel douche, elle s'était engouffrée dans la bouche de métro, droite comme un i, genre Marnie n'en fait qu'à sa tête. Amar s'était alors rappelé les règles élémentaires de la prudence à vélo, qui auraient pu tout aussi bien lui servir de règles de vie, s'il avait réfléchi deux minutes : regarder droit devant soi, freiner à temps, anticiper dans les virages, s'arrêter au stop, et surtout, surtout ne pas se retourner, sinon on perd l'équilibre comme d'autres ont perdu Euridyce. Il avait roulé comme un fou vers la piscine des Halles, brûlé deux feux pour rattraper son retard. Ça finirait par lui jouer des tours. « Vous savez que vous risquez un retrait de permis ? », lui avait demandé un gendarme un matin très tôt sur le boulevard Saint-Germain encore désert, après que, au mépris de la voiture de police qui roulait à côté de lui sans qu'il la remarquât, il avait

tranquillement brûlé quatre feux d'affilée et s'était vu dans l'obligation de descendre de son véhicule et de présenter ses papiers aux représentants de l'ordre. Amar aurait pu faire son malin et lui demander comment on ferait pour lui enlever ce qu'il n'avait pas. Mais il n'avait pas que ça à faire, il promit qu'il ne le referait plus en rangeant son portefeuille dans son sac sur le porte-bagages. Il était pressé de rentrer se redynamiser le contour de l'œil, avec la crème Serenity qu'il avait payée les yeux de la tête, ne laissez pas des problèmes de cernes ternir votre jeunesse, résultats garantis dès la troisième utilisation. Le port presque quotidien des lunettes de piscine lui faisait des yeux de motard virtuel ou de grenouille selon les jours, mais ça n'aurait qu'un temps.

Avant d'aller retrouver Caroline dans le grand bain, il avait acheté un casque de vélo, dont les motifs, gris sur fond jaune, imitaient la carrosserie des taxis new-yorkais, et qui lui donnait l'air d'un requin à roulettes, spécimen assez rare dans la faune urbaine pourtant variée. Caroline l'avait dissuadé de sortir comme ça dans la rue, si tu savais comme tu peux avoir l'air quand tu t'y mets. Mais il en fallait plus pour l'arrêter dans son élan, et lait fraise, s'il la croisait à nouveau, verrait qu'il avait suivi ses conseils et accepterait peut-être de monter derrière pour une petite course offerte par la maison. Elle mettrait ses mains sur ses hanches, accroche-toi Jeannette, plaquerait son visage entre ses omoplates, à l'abri du vent, Amar souriait aux anges.

Pour lui, les chiens étaient l'incarnation de la misère humaine et de la détresse urbaine. Il détestait les gros chiens sales avec leur bandana cracra autour du cou qui donnaient aux sans-domiciles l'illusion d'un foyer et aux passants une raison supplémentaire de passer. Il détestait les caniches toilettés que par temps de pluie de vieilles rombières tout aussi toilettées empaquettent dans des sacs plastiques écossais avec des trous pour les pattes, Titien à sa mère. Il détestait les teckels hargneux

avec leur nom de médicament contre la toux, Bronchodisor aux pieds. Il détestait les yorkshires depuis qu'il avait failli en écraser un dans une librairie en laissant tomber par mégarde mais pas seulement le gros Dictionnaire de la littérature française du XX^e siècle, et qu'il s'était fait insulter par sa maîtresse, essayez-vous les pieds dessus pendant que vous y êtes, Amar avait failli obéir. Il détestait les labradors qui se reniflent même par temps de neige dans le parc de la Cité Universitaire où ils peuvent courir en liberté au risque de renverser les promeneurs. Ça devrait être interdit le chiens, ça abîme la neige, ça salit le blanc, expliquait-il à Caroline qui s'en foutait, retirait sa main de la sienne, j'ai froid, on rentre, et ces connards à poils ras continuaient à se rouler dans la neige, effaçant déjà la trace de leurs pas. Il détestait l'odeur de chien mouillé dans certaines voitures, ça lui soulevait le cœur.

— Vous aimez les chiens ? lui avait demandé sa voisine dans un train, alors qu'il s'apprêtait à voyager de Paris à Brest en compagnie d'un charmant chien-loup qui lui avait montré ses crocs dès qu'il s'était assis.

— Oui, avait-il répondu en tendant un index trop malicieux pour être vraiment menaçant, empaillés, et il s'était réfugié au bar, en laissant son siège au clébard, et cette idiote effrayée le prendre pour un dangereux taxidermiste. Il détestait par-dessus tout l'heure maussade où, hagards et dépenaillés, les habitants de sa résidence descendaient leurs chiens juste après Soir 3, bonsoir monsieur, bonsoir madame, tenant la laisse d'un air résigné et détournant pudiquement les yeux. Paris la nuit était devenu le cauchemar du piéton, avant l'arrivée salvatrice des premiers motocrottes du matin qui faisaient place nette pour quelques heures seulement. L'inventeur de cet appareil, dans lequel les employés municipaux ressemblaient à des astronautes au rabais, devait désormais rouler sur l'or, façon de parler. Mais l'argent, comme on dit... Les machines vertes défiguraient

le paysage urbain et ne respectaient pas plus les pistes cyclables que tous les autres véhicules à moteur lâchés sur la ville comme une meute hurlante et qui finirait par la dévorer. Pour rendre la cité aux citoyens, Amar avait un programme simple : la reprendre aux chiens. Il aimait la boutade selon laquelle un homme qui déteste les chiens et les enfants ne peut pas être tout à fait mauvais. Mais il ne détestait pas les enfants, parce que les choses ne sont pas toujours simples.

Amar nourrissait également l'ambition de devenir écrivain, depuis qu'il avait entendu Rose Clémens, un soir à la radio, peu avant de s'endormir. D'habitude à cette heure-là il pensait plutôt à Caroline. De l'autre main, il avait noté le nom de l'éditeur chez qui étaient publiés les romans de cet auteur : Paul Demy. Grâce à lui, il pourrait sans doute entrer en contact avec elle. « Rien ne peut plus me toucher que les mots », l'avait-il entendu dire et cette phrase l'avait traversé comme une évidence, cette voix aussi, avec son zeste de zézayement, sa lenteur élégante et feutrée, comme si elle avait eu peur de réveiller quelqu'un, ses accélérations malicieuses, ses envolées riantes, son timbre sourd parfois, menacé d'extinction par une vague tristesse. « La voix de son maître en quelque sorte... » La formule ironique de Caroline à qui Amar avait raconté dès le lendemain sa rencontre de la nuit, était on ne peut plus appropriée. Il se repasserait son disque, jusqu'à l'ivresse, jusqu'au vertige, jusqu'à tomber, vous tombez mal. Toucher avec les mots, c'était une idée qui lui plaisait bien, toucher sans la peau. Il craignait tout contact, sauf avec l'eau, et aurait pu dire comme l'autre « noli me tangere », mais il n'en avait pas si souvent l'occasion. Chaque fois pourtant c'était la même chose : l'impression d'être forcé à s'asseoir sur une gazinière comme une vulgaire cocotte-minute, se consumer là, s'embraser, bouillir, exploser, parce que le joint de sûreté, ça faisait un petit moment qu'il l'avait perdu. Il était fatigué d'être toujours pour finir brûlé de plus de feux qu'il



n'en avait allumés, qu'il n'en allumerait sans doute jamais.

Son plan était simple et d'une efficacité qui lui semblait imparable : il ferait d'une pierre deux coups en envoyant à Paul Demy un pamphlet contre les chiens qui ne manquerait pas de le propulser dans la liste des meilleures ventes. Rose Clémens entendrait parler de lui, c'était sûr. Il se voyait déjà dans les cocktails littéraires de la rentrée, tenant négligemment sa coupe de champagne, tandis qu'on le présentait

à la dame de ses pensées : « Rose Clémens, Amar Dahrieussouk ». Elle lui tendait la main dans un sourire, lui tellement gêné. Il avait su tout de suite que c'était elle. De dos même il l'aurait reconnue. Il rembobinait mentalement la bande de son petit film pour repasser cent fois la scène où leurs yeux se rencontreraient. Il disait son nom à haute voix pour laisser éclater dans l'air son parfum frais de fleur sifflante assourdie pour finir. Il n'avait plus que sa Rose à la bouche, ce qui lui donnait l'air

heureux ascendant niais d'une pub pour dentifrice. Ils dînaient ensemble, il lui offrait un bouquet de roses, du miel de roses, une rose des sables — c'est le côté fleur bleue d'Amar, vous savez la petite fleur, autant dire son côté crétin des Alpes qui n'aurait jamais dû quitter ses alpages, mais on fait mieux comme tour d'ivoire. Confuse elle s'excusait « je n'ai rien pour vous », mais il ne voulait pas la croire, « vous êtes venue avec Rose Clémens, ce n'est pas rien ». — Arrête ton char, tu ne sais même pas à quoi elle ressemble ! Qu'est-ce qu'une voix, après tout ? Caroline aimait bien lui casser sa baraque. — Juste une voix, oui, dit Amar sans bien savoir.

Enfin Caroline avait trouvé une photo de l'écrivain dans un magazine féminin. À côté de son nom était dessiné un joli brin de plume, ce qui dans l'échelle du magazine qui en comptait quatre, désignait les livres d'une lecture facile. Facile, facile, faut pas s'y fier... Caroline avait tendu le journal à Amar qui s'était déshabillé dès leur retour du cinéma et attendait dans un demi-sommeil qu'elle termine ses ablutions vespérales. Elle était arrivée comme un chat de la salle de bains, superbe dans son peignoir rose saumon, qu'elle avait ouvert brusquement dans un geste drôlement obscène : coucou la voilà ! Amar avait lu l'article, regardé la photo. Elle te plaît, hein ? Il avait rougi jusqu'aux oreilles. On ne peut vraiment rien te cacher, il l'avait plaquée contre lui, serrée dans ses bras, ses seins, son ventre, toute la douceur entre ses jambes, comme s'ils devaient mourir juste après. Le magazine avait glissé du lit.

Porté par son enthousiasme, Amar avait mis moins d'un mois pour rédiger Cynisme, un virulent traité contre les chiens, qui commençait par cette apostrophe toute sadienne : « Français, encore un effort... » La suite était du même tonneau. Il avait profité du pont du 1er mai pour relire son manuscrit. Dès le lendemain, il l'avait envoyé à Paul Demy. Il s'était endormi plein de confiance, songeant dans un demi-sommeil au slogan

prometteur de l'éditeur : « Paul Demy ne fait rien à moitié ». C'était exactement ce qu'il lui fallait.

Il n'ignorait pas pourtant le succès phénoménal que rencontrait le dernier roman de Jean Médorson publié par Paul Demy. Tous les journaux avaient salué *Le Gardien du phare* comme un chef-d'œuvre. Il s'en était déjà vendu plus de deux cent mille exemplaires. Le public avait particulièrement apprécié ce roman-catastrophe, ou doit-on dire catastrophique, dans lequel un chien nommé Pollux, en souvenir sans doute du *Manège enchanté*, sauvait la planète d'un raz-de-marée en remplaçant son maître mort d'un infarctus à son poste au moment où des vagues menaçantes grondaient à l'horizon. N'écoutant que son instinct de plus fidèle ami de l'homme, Pollux donnait l'alarme d'un vigoureux coup de queue sur le gros bouton rouge qui clignotait sur le tableau de commande. La population de la ville la plus proche pouvait ainsi être évacuée et l'armée avait le temps de déclencher un plan d'urgence. L'intrigue était aussi vraisemblable que celle des dernières aventures de Wallace et Gromit, mais les critiques y avaient vu une subtile métaphore du monde moderne, surtout dans certaines scènes d'un érotisme discret qui ferait bien sur tous les buffets et dans tous les salons. Steven Spielberg avait acheté les droits d'adaptation cinématographique du roman. Le film, *Un Chien à New-York*, devait sortir sur les écrans français dans quelques semaines après son triomphe aux Etats-Unis. Certains initiés connaissaient déjà le titre que Jean Médorson comptait donner à la suite des aventures de Pollux : *Mon plus bel os sera pour vous* qui serait d'une facture plus intimiste et plus littéraire. On y verrait le chien héroïque retrouver un manuscrit d'une valeur inestimable, après avoir été lâchement abandonné par un couple de vedettes sur l'île du Grand Bé, juste avant la montée des eaux. Paul Demy, toujours aux aguets, était resté en arrêt devant le manuscrit du *Gardien du phare*. Dès les premières phrases, il avait flairé le succès

que rencontrerait auprès du public un livre qui serait lu aussi vite qu'il avait été écrit, et ne demanderait au lecteur guère plus d'effort qu'il n'en avait coûté à l'auteur, les mettant ainsi sur un pied d'égalité, ce qui n'est pas si fréquent. Le roman de Jean Médorson, Paul Demy l'avait compris immédiatement, caressait le lecteur dans le sens du poil. Les rétifs, les éternels abonnés absents du livre, n'auraient pas à se faire tirer longtemps l'oreille pour ouvrir celui-là, qui était du genre à changer les hordes de non-lecteurs en lecteurs potentiels voire réels. Ils constituaient un marché plus vaste et plus intéressant que celui des quelques amateurs de littérature, qui feraient peut-être la fine bouche, comme les gourmets dénigrent la nourriture pré-digérée des fast-foods, mais on ne peut quand même pas manger de la choucroute de poissons ou du chevreuil aux aïelles à tous les repas. Le succès du roman avait dépassé les espérances les plus folles de Paul Demy. Il était toujours pris d'un rire incrédule quand il recevait chaque semaine le chiffre des ventes. Ce livre, en augmentant son chiffre d'affaires de façon exponentielle, avait fait entrer l'éditeur dans la cour des grands. Il avait dû avoir recours à un imprimeur plus compétitif pour faire face à la demande croissante et il était tellement occupé par la rançon de la gloire — la « gestion du succès », rec-

tifiait-il, modeste — qu'il n'avait plus le temps d'ouvrir les enveloppes pleines de papier qui s'entassaient sur son bureau. Il restait un des derniers éditeurs parisiens à lire personnellement tous les manuscrits envoyés par la poste ou déposés au secrétariat par des individus fébriles qui repartaient comme des voleurs après avoir tendu à Chloé une enveloppe qui semblait leur brûler les mains. Parmi eux, ces anonymes qui frappaient à la porte de leur destin, se cachait peut-être le Jean Médorson de demain, et il ne voulait pas le rater. Assis à son bureau, il pouvait les observer à sa guise de la baie vitrée qui donnait sur la cour et dont les stores le mettaient lui-même à l'abri des regards comme un miroir sans tain. Il ouvrait un manuscrit comme on ouvre une fenêtre pour jeter un regard furtif à l'intérieur d'un appartement ou d'une vie. Il aimait cette position d'observateur au-dessus de toute observation, de guetteur inguettable. Rien pour lui ne pourrait remplacer ces fenêtres imaginaires qui s'ouvraient sous ses yeux à longueur de journée. « J'exerce le plus beau métier du monde, aimait-il à rappeler, sinon le plus vieux ». Si on l'interrogeait alors sur les raisons qui l'avaient poussé à



Monotype de François BONNELLE

devenir éditeur, il répondait dans un sourire énigmatique : « par goût du peep-show, j'imagine ». Et il aimait le léger malaise que provoquait toujours cette formule chez son interlocuteur.

Les agences publicitaires, par l'odeur alléchées, voulurent aussi avoir leur part du gâteau. Elles s'étaient jetées sur l'éditeur comme des chiens sur la dépouille d'un cerf pour l'hallali. Paul Demy avait très vite été contacté par les grands groupes agro-alimentaires qui voyaient dans les romans de Jean Médorson une occasion inespérée de faire grimper les ventes de boulettes et de repas complets, riches en vitamines, qui redonnent au pelage de votre chien brillance et vitalité, résultats visibles dès la deuxième semaine. Un directeur commercial lui avait proposé beaucoup d'argent pour faire savoir aux lecteurs du *Gardien du phare* qu'« avec Fido, le livre est vraiment le meilleur ami de l'homme ». A-t-on jamais vu un livre trahir son lecteur, reprendre ses mots comme d'autres reprennent leurs billes, en inverser le sens, ou encore se tailler en douce dans la salle de bains quand la situation dégénère au salon ? Paul Demy n'avait pourtant pas été convaincu par ce slogan qui, imprimé sur un bandeau, devrait dorénavant figurer sur tous les exemplaires du roman. À l'usage des analphabètes qui constituaient sans doute un pourcentage non négligeable des acheteurs, le chef de projet de l'agence publicitaire chargée de cette campagne avait même prévu une traduction pictographique du slogan. Au poil ! s'était triomphalement écrit l'ingénieur commercial, certain désormais de signer sous peu avec l'éditeur. Mais Paul Demy, au grand dam de Fido-boulettes, s'était finalement entendu avec le groupe concurrent, dont l'offre lui semblait plus intéressante à tous points de vue.

— C'est fou comme il suffit parfois d'un petit zéro de rien du tout... avait-il expliqué avec un sourire carnassier au directeur commercial qui avait jugé bon de venir le relancer jusque que sur son stand au Salon du Livre, alors que ses démangeaisons l'avaient repris de

plus belle et qu'il avalait café sur café pour s'occuper les mains, car le dermatologue avait été formel, plus il se gratterait, plus il en aurait envie, plus la démangeaison risquerait de se sur-infecter.

— Faut-il que je vous prescrive un collier anti-puces ? avait-il demandé à Paul Demy en le raccompagnant à la porte de son cabinet. Il lui avait affectueusement tapoté l'épaule, mais Paul Demy n'avait eu l'air d'apprécier ni cette sorte d'humour, ni cette forme de compassion.

— De toute façon, expliqua-t-il au directeur de Fido en le repoussant discrètement vers la sortie du stand, je préfère le slogan proposé par Jean-Baptiste, l'ingénieur commercial de votre concurrent : « Paul Demy, éleveur de talents, utilise Pal ». Il apparaîtrait évidemment en couverture du roman, mais la marque serait également inscrite de manière plus discrète, en filigrane à chaque page du livre, et s'imprimerait inmanquablement dans le cerveau du lecteur, même à son insu.

— Un peu comme les images subliminales dans les spots publicitaires, avait expliqué Jean-Baptiste pour achever de convaincre l'éditeur. Paul Demy se sentait l'âme d'un pionnier : il serait le premier à montrer que le livre peut faire aussi bien que la télévision et utiliser les mêmes ressources. Le réalisme, c'est vraiment fini. Il faut laisser les has been à leur effort dérisoire et démodé pour faire concurrence à l'état-civil. L'écrivain moderne, l'auteur de l'avenir a d'autres chats à fouetter, et des concurrents autrement plus conséquents : le cinéma, la télévision, les néons Coca-Cola sur les aires d'auto-route, tout l'odieux visuel comme disent encore certaines vieilles barbes incapables de s'adapter aux lois nouvelles de l'ère video-chrétienne. Ils continueront à tailler leurs petits crayons dans leur coin avant de disparaître, engloutis par les marchands d'écran qui écrivent comme ils parlent : pour ne rien dire et tout droit devant eux, un peu comme dans l'eau on fait des bulles, ici ou là, la légèreté en

moins évidemment, et ce n'est pas toujours rigolo.

— Vous comprenez bien que je ne peux pas publier votre livre dans ces conditions. Paul Demy tendit à Amar le manuscrit qu'il lui avait envoyé. Il ne voulait pas trahir la confiance de Jean-Baptiste, ni renoncer à tous les voyages que lui offrait le groupe Pal pour aller faire la promotion du *Gardien du phare* à l'étranger. Comme tous les représentants de la boîte, il s'était vu offrir un téléphone portable et un complet Kenzo assorti aux couleurs de la marque, un peu voyant donc. Amar, honteux et confus, rangea la pochette dans son cartable qu'il plaqua contre lui comme s'il craignait de se prendre un coup de pied dans le ventre. Il se trouvait ridicule dans la belle veste rouge en cashmere qu'il avait achetée après avoir pris rendez-vous avec Paul Demy. Il avait mis trop de parfum Habit rouge, ça s'imposait — et il en respirait maintenant les effluves dans le bureau comme autant d'émanations humiliantes de sa déception. Il sentait sa chemise de soie bleu marine collée à son dos, car son angoisse se traduisait inmanquablement par des poussées sudoripares qu'il était incapable de réprimer et il en avait honte, comme un enfant incontinent de ses draps mouillés au réveil. Pauvre petite cocotte ! Il se consolait comme il pouvait. Sur ce fauteuil dans lequel il essayait de ne pas s'effondrer davantage, Rose Clémens s'était sans doute assise avant lui. Il ne la connaissait pas encore, et ça lui faisait déjà deux points communs avec elle. Mine de rien, il gagnait du terrain. Il leva les yeux vers ses livres rangés dans la bibliothèque de Paul Demy au milieu de toutes les autres publications de l'éditeur qui considéra lui-même les rayonnages avec une certaine émotion comme une chienne penchée sur ses chiots. La mine dépitée d'Amar faisait peine à voir. Il avait dû en baver et ravalait comme il pouvait sa rage impuissante. Comme il se relevait en remettant son sac en bandoulière sur son épaule avec des airs de chien battu, Paul Demy l'invita à se rasseoir

pour prolonger l'entretien et lui donner quelques conseils. L'éditeur avait compris qu'Amar Dahrioussouk, pour ne pas ruminer trop longtemps son échec, avait besoin d'un nouvel os à ronger.

— Chloé, vous nous faites du café, dit-il avec son style très direct, avant de tendre une cigarette au jeune homme qui le remercia dans un balbutiement et faillit s'étouffer dès la première bouffée, comme s'il avait avalé une gorgée d'eau chlorée en respirant à contre-temps. Puis il prit la tasse que Chloé venait de poser devant lui.

— On sent dans ce que vous écrivez une réelle conviction, un véritable enthousiasme et une indéniable capacité d'analyse, commença Paul Demy sur un impeccable rythme ternaire. Vous n'êtes visiblement pas très doué pour la flatterie, ni du genre à ménager la chèvre et le chou. À en croire la dose de haine que vous avez mise dans ce livre, vous devez être capable d'aimer comme un fou quand ça vous prend, et de le dire aussi avec la même violence. Amar acquiesça d'un clignement de paupières — il n'était pas là pour se vanter — tout en se fichant névrotiquement l'ongle de l'index gauche entre les dents. La salive laissa au bout de son doigt des traces beiges de café dilué qu'il essuya discrètement, ton sur ton, sur son pantalon écru acheté la veille chez Agnès B, ce n'était pourtant pas les soldes.

— Mais vous croyez que le plaisir est communicatif, c'est un péché de jeunesse. Ça finira bien par vous passer. Paul Demy eut un sourire mélancolique. Mais où voulez-vous en venir précisément, quand vous écrivez ? Il n'attendit pas la réponse d'Amar, il aurait pu attendre. Comment voulez-vous toucher les gens en jetant sur le papier vos obsessions, vos petites rancœurs et vos projets comme autant de mouchoirs sales ? Tout le monde s'en fiche, vous savez ! Non, ce qui vous manque, c'est un vrai sujet, sérieux, solide, sinon tout ce que vous écrirez passera inaperçu. C'est gentil, là, votre pochade contre les chiens, mais ça va bien cinq minutes, franchement !

Passez-moi l'expression, mais c'est de la bouillie pour les chats ! Et toutes ces références que vous faites, comme si vous aviez besoin de la caution des morts dès que vous prenez la plume. De toute façon vous êtes bien trop jeune pour faire levier et lancer une réelle initiative citoyenne en faveur de l'abolition des chiens à Paris. Autant demander au soldat inconnu de lever une armée ! L'armée des ombres, pensa Amar, baby fait de la résistance comme il peut.

— Et d'ailleurs, ça ne vous servira à rien de nager à contre-courant plus longtemps, reprit Paul Demy. Vous vous épuisez inutilement. En littérature actuellement, c'est la grande mode des chiens, je ne vous l'apprends pas, je l'espère. Non, parce qu'à vous lire, on a parfois l'impression que vous venez de passer dix ans dans un abri anti-atomique, sans télé ni rien, ravitaillé par les corbeaux. Vous n'avez pas lu *Bourru sauvé des eaux*, le dernier roman d'Annie Armand ? L'intrigue en est pourtant tout ce qu'il y a de plus palpitant : un homme tente de tuer sa femme avec un os de gigot, mais Kiki, leur labrador, surgit soudain et s'en empare, sauvant ainsi cet homme de la prison et ce couple du naufrage. Au dernier chapitre on voit le monsieur et la dame attablés devant un plat de lapin à la moutarde, ce qui limite les risques de récurrence. Amar eut soudain honte. Il n'avait jamais entendu parler de ce livre, ni de *Ce que savait Daisy*, le premier roman d'Antonia Jane dont Paul Demy lui vanta longuement les mérites. Sa principale qualité était sa construction rigoureuse qui désorientait le lecteur sans jamais le laisser se perdre complètement.

— Tout commence par une chanson, expliqua Paul Demy, « ah, vous dirais-je maman, ce qui cause mon tourment... » Il chantait faux mais Amar reconnut la chanson.

— On ne sait jamais qui parle, c'est très agaçant au début, mais dans la vie non plus, on ne sait pas toujours. On comprend peu à peu que toute l'histoire est racontée du point de vue du chien, un colletynommé Daisy, un peu

comme dans *Flush* de Virginia Woolf, vous l'avez lu ? C'est une véritable gageure et l'auteur a parfois bien du mal à respecter cette contrainte. La scène la plus marquante se situe au milieu du roman, c'est vraiment le nœud de l'intrigue. On y voit un père monter nu dans la chambre de sa fille, en pleine nuit. Elle pousse un cri de terreur, presque animal, un cri à réveiller les morts, un cri qui pourtant laisse les vivants dormir sur leurs deux oreilles. Ensuite il la viole, semble-t-il, mais le récit est construit de telle manière que le lecteur ne sait pas pour finir s'il ne s'agit pas seulement d'un cauchemar. C'est une succession chaotique d'images toutes plus horribles les unes que les autres, montée en alternance avec la description presque clinique de toutes les sensations physiques, le frottement de la peau, les poils, le souffle chaud, les lèvres humides, la douleur pénétrante, l'odeur fade et blanchâtre de la trahison, la sueur virile, les draps souillés. En surimpression, l'auteur a ajouté toute une série de bruits qui paradoxalement mettent en valeur le silence de mort qui baigne la scène. On dirait la bande-son d'un film expérimental : les aboiements du chien, le roulement des voitures au loin comme une rumeur d'océan, les hoquets de la chaudière, le grondement des premières moissonneuses-batteuses quand au matin le père repart comme il est venu, tel un fantôme, le craquement de l'escalier sous ses pas. Les détails sont parfois si précis et cette scène est mise dans une lumière si crue qu'on croirait lire un rapport de police ou d'autopsie. En fait, tout le chapitre est agencé comme un puzzle auquel il manque une pièce. Ça peut paraître terriblement excitant comme ça, mais qu'est-ce que c'est glauque quand j'y repense... Paul Demy marqua une pause comme pour relire mentalement les pages qu'il venait d'évoquer.

— Vraiment, reprit-il, un chapitre comme celui-là, c'est des coups à vous dégoûter de faire l'amour pour la vie entière.

Il appréciait également la fine caricature du milieu sociologique dans lequel se déroulait l'histoire : une famille assez collet monté où toute évocation un peu directe de la sexualité et du désir était rapidement assimilée à une forme de délire. L'auteur laissait un peu trop le lecteur sur sa faim, pour le goût personnel de Paul Demy. La dernière phrase du roman n'était pas très explicite, et sa formulation elliptique ne débrouillait pas l'énigme, un peu comme un roman policier qui ne donnerait pas le nom du coupable, un index tendu bêtement dans le vide : « Ah ! si les chiens pouvaient parler... » Mais Antonia Jane n'était qu'une débutante. Avec du temps, du travail et de l'expérience, elle apprendrait sans doute à finir ses phrases, elle saurait qu'il faut bien faire une fin. Amar avait écouté poliment l'éditeur, sans se laisser pour autant gagner par son enthousiasme. Il avait pour sa part bien retenu la formule de Flaubert selon qui on n'écrit pas avec son cœur. Ni avec son cul, aurait-il pu ajouter en appendice ou dans une note infrapaginale, à l'usage de tous les écrivains qui étalaient sur le papier leur virilité, blessée ou triomphante, prenaient pour des traits de génie le récit pimenté au tabasco de tous leurs coups derrière les portes et faisaient concurrence aux chaînes cryptées, avec ou sans passoire. « Je baise donc j'écris » avait remplacé le vieux cogito plus aride. Après avoir trempé dans les larmes pendant des siècles, la littérature moderne semblait désormais condamnée à baigner dans les traces spermatiques, les vagues de désir, les débordements de joie. Seuls variaient les lieux élus par les auteurs — toilettes du Meurice, ascenseur de la Défense, stand Gucci des Galeries Lafayette — pour ces morceaux choisis toujours au-dessous de la ceinture et qui finissaient par lasser comme certaines figures compliquées certes, mais non moins imposées, pour ne pas dire convenues dans les concours de patinage artistique. Amar regrettait finalement le temps béni où la cheville de Madame Arnoux, entraperçue le temps d'un sein nu par

Frédéric Moreau suffisait à le faire bander comme un âne. Il n'avait pas lu Saint Julos, sidéen et martyr que Paul Demy avait publié l'année précédente et qui avait connu un certain succès auprès du public qui avait aimé l'érotisme cru, presque pornographique de certaines scènes. Pour Amar la littérature ne devait pas naître à l'état brut de l'expérience. Elle supposait une distance et une forme de digestion. Et toutes les galipettes du monde, aussi acrobatiques fussent-elles, ne pourraient jamais remplacer à ses yeux le sentiment d'achèvement que donne une phrase polie artisanalement dans le silence de l'écriture.

— J'écris pour apprendre à maîtriser le chaos qui m'habite, avait-il eu envie de dire à Paul Demy qui n'en demandait pas tant. Il venait de signer un contrat avec une jeune femme dont le frère avait passé six mois en prison à cause d'une histoire de trafic de drogue. Son témoignage très pathétique devait trouver rapidement un public. Elle avait déjà été contactée par Mireille Dumas pour venir présenter son livre à la télévision dès qu'il sortirait et Jérôme Garcin lui avait promis un papier dans *Le Nouvel Observateur*. Elle avait écrit son roman en deux mois, le tapant directement sur son ordinateur, le soir après son travail. Amar était trop blessé par le refus de l'éditeur pour s'intéresser au sort de sa nouvelle recrue. Il avait espéré jusqu'au bout de l'entretien que Paul Demy changerait d'avis. Quand il comprit qu'il n'y avait plus aucun espoir de le convaincre, il manifesta une sorte d'impatience en laissant errer son regard dans le bureau tout en s'acharnant du talon sur un défaut de la moquette. Paul Demy ne fut pas long à comprendre que l'entretien touchait à sa fin, sans qu'il ait pu reconforter l'ego blessé de l'impétrant écrivain. La prochaine fois il s'abstiendrait de laisser croire à un auteur refusé qu'il lui accordait une deuxième chance en lui proposant de le rencontrer.

— Je voudrais encore vous demander une chose, lui dit Amar en se levant. Paul Demy posa sur lui un œil interrogatif.

— Oui, de quoi s'agit-il ? Dans sa voix pointait une sorte d'inquiétude, comme si Amar avait apporté dans son cartable un éloge de la chenille ou une diatribe contre les perruches et qu'il pensait pouvoir le convaincre cette fois-ci.

— Pourriez-vous me faire parvenir une photo dédicacée de Rose Clémens ? Paul Demy fut immédiatement rassuré. C'était dans ses cordes. Il le ferait dès que possible. Il devait justement dîner avec l'écrivain dans la semaine.

— *No problem*, conclut-il très avenant en accompagnant Amar qui n'avait finalement pas tout perdu.

Quand Amar quittait sa chambre, ce n'était jamais pour aller feuilleter les multiples baisades sur lesquelles s'ouvriraient bons nombres de romans contemporains. Il préférait déambuler sur les quais, surtout les dimanches d'hiver quand le froid gagne les oreilles et le nez. Amar n'aimait rien tant qu'enfiler ses gants de cuir, les jours de grand froid sec, comme un préliminaire à la marche amoureuse qu'il ferait le long des quais, feuilletant quelques volumes au gré de sa curiosité, avec la même délicatesse qu'il mettait à caresser la peau veloutée de Caroline pour la réveiller. Il n'avait pas lu non plus *Moi Christiane F., sodomisée, interrogée* qu'il avait remarqué dans les bacs d'une librairie située dans le bas de la rue des Ecoles et qui vendait des livres neufs à prix réduit. Pour Amar, la qualité d'un livre se mesurait à l'aune de ce qu'il taisait, au silence retenu que le lecteur était chargé de faire retentir dans le silence de sa lecture. Il aimait ces longues conversations silencieuses qui le retenaient des après-midis entiers sur son canapé en compagnie d'un auteur dont il ignorait le visage, mais dont il devinait mieux les goûts le temps de sa lecture, que ceux des amis qu'il côtoyait depuis des années. Quand Amar sortait et déambulait au hasard dans les rues de Paris, il n'était jamais vraiment seul. Il était accompagné par l'ombre de ses écrivains préférés qui tissaient sur ses épaules un châle invisible de mots lui tenant tou-

jours le cœur au chaud, même quand il gelait à pierre fendre et que les fontaines s'immobilisaient sous l'effet du froid. Cette force de suggestion était la qualité qu'il appréciait le plus dans les romans de Rose Clémens; elle savait faire naître une multitude de sensations à partir de détails apparemment anodins, un pull traînant sur une chaise, un jouet d'enfant cassé dans la bibliothèque dépareillée d'un étudiant, la forme d'une fleur abîmée, l'air fredonné par le facteur qui avait oublié le titre de la chanson. Tous ces petits riens formaient pour lui un univers plus cohérent que le monde réel à la dureté duquel il se heurtait, dès que les mots l'abandonnaient. Certains jours, Amar se sentait l'âme d'un shérif, voire d'un redresseur de torts. Il s'attaquait alors à toutes les librairies de son quartier pour rendre justice aux livres de Rose Clémens, dont il disposait soigneusement les exemplaires au-dessus des piles de best-sellers, car leur succès lui semblait presque toujours usurpé. Amar aimait également flâner à vélo sur les quais quand il ne pleuvait pas. Il rejoignait ensuite Caroline chez elle. Elle lui proposait quelquefois de prendre le thé avec elle, mais le plus souvent ils commençaient par faire l'amour, puis traînaient encore un peu au lit en sirotant tranquillement leur thé à la vanille et en feuilletant *L'Officiel des spectacles* pour choisir quel fim ils iraient voir dans la soirée. Amar aimait beaucoup l'amour l'après-midi, la peau tiède de Caroline contre la sienne, le confort chaleureux du lit quand ils remontaient sur eux la couverture, alors qu'il faisait si froid dehors. Il était capable de retrouver les yeux fermés les deux grains de beauté de Caroline, l'un dans son dos, l'autre sur sa hanche, comme les deux touches d'un piano si bien conçues pour ses mains qu'il pouvait les réunir entre son pouce et son majeur pour entamer une nouvelle partition, à deux mains cette fois, sur le corps consentant de son amante. Il la serrait si fort dans ses bras qu'elle le soupçonnait à chaque fois de chercher à imprimer sur sa peau un décalque de la sienne, ce

qui expliquait peut-être le petit air dépité qu'il avait souvent après l'amour, quand il constatait qu'une fois encore l'alchimie des corps le laissait nu comme un ver, sans aucune marque sur sa peau de celle de Caroline. Ça lui donnait souvent envie de recommencer pour voir si cette fois-là la magie ne finirait pas par s'en mêler entre elle et lui. À ce petit jeu ils en avaient raté des séances de cinéma, retardant toujours le moment de se rhabiller pour essayer encore une fois cette improbable transmutation. C'est notre écran privé, disait-il en désignant la couverture, et je t'invite à une séance spéciale, rien que pour toi et moi. Caroline se laissait déshabiller sans trop de résistance, juste assez pour que le jeu en vaille la chandelle, et renonçait à toute velléité de sortie pour cette fois encore.

Il y eut un après-midi où Amar arriva tout ébouriffé, du cambouis plein les mains et des larmes dans les yeux. Entre deux sanglots, il fit comprendre à Caroline qu'un grand baraqué l'avait fait dérailler. Il avait dû venir à pied jusque chez elle et pousser son vélo à côté de lui, ce qui expliquait son retard. Le thé qu'avait préparé Caroline avait eu le temps de refroidir, tandis que l'attente l'avait fait bouillir de manière inversement proportionnelle au refroidissement du liquide. Elle avait les yeux pleins de colère quand elle ouvrit à Amar d'un geste sec et réprobateur, on n'avait pas dit quatre heures ? En essuyant ses larmes, il se couvrit le visage de noir et Caroline se moqua de lui, ce qui le fit pleurer de plus belle. Elle lui demanda s'il avait relevé le nom et l'adresse du type.

— J'ai déjà eu bien du mal à me relever moi-même ! Et d'ailleurs, de quel type parles-tu ? Je n'ai pas réussi à changer de vitesse et la chaîne a déraillé quand j'ai voulu passer sur le grand braquet. J'ai essayé de la remettre en place comme j'ai pu, mais en tripatouillant comme ça, je n'ai réussi qu'à me salir les mains, il y a même du cambouis sur les manches de mon pull.

— Tu as vraiment l'art de faire des histoires pour pas grand'chose, lui répondit Caroline en le poussant vers la salle de bains, et essaie de ne pas dégueulasser tout le lavabo, je te connais. Est-ce que tu veux qu'on aille faire un tour en voiture après ? C'est mon jour de bonté, je t'emmène à la Cour de Rohan. Amar aimait ces promenades avec Caroline qui roulait avec aisance dans cette ville où elle était née, et dans laquelle il se trouvait pour sa part comme un touriste attardé qui aurait raté le train du retour. Paris était pour lui la plus belle ville du monde, sa ville adoptive qu'il aimait plus qu'une mère et dans laquelle il lui arrivait encore de se perdre, malgré de longues années de fréquentation. Il aimait le nom de ses rues, gît-le-cœur vivant, et le vers d'Aragon chanté par Monique Morelli, arrachez moi le cœur, vous y verrez Paris. Attablé avec Caroline dans le salon de thé à l'ambiance raffinée qui donne sur un magasin de bonsaï, Amar laissait agir le charme, la voix suave des serveuses, les nombreuses pâtisseries parmi lesquelles il devrait choisir, et ça prenait toujours du temps et il avait toujours un regret de dernière minute, sûr maintenant qu'il venait de commander un fondant au chocolat que la tarte aux fruits rouges aurait été bien meilleure. Une autre fois peut-être. Il parlait à Caroline de ses projets d'écriture, de la première phrase d'un roman auquel il pensait depuis plusieurs semaines : « Il avait fait beau tout le dimanche », c'est un joli début, non ? Caroline l'encourageait à sa manière. Et la deuxième phrase, tu l'as déjà trouvée ou tu attends l'année prochaine ? Elle l'avait surnommé « le champion de ses débuts », car elle connaissait sa difficulté à finir un texte. Il lui avait montré de nombreuses ébauches de récit ; il les consignait soigneusement dans ses petits carnets qu'il choisissait exclusivement de la marque Tassotti et qu'il se faisait envoyer de Bassano par une amie italienne quand il n'en trouvait pas dans la papeterie de la rue Sedaine où il avait acheté le premier. Caroline l'aimait comme ça, toujours en élan vers la

seconde phrase, toujours en arrêt après la première, écrivant dans sa tête, ne parlant que d'écrire et n'écrivant pas, ou plutôt écrivant pour oublier d'écrire, des lettres, des notes, des citations, des impressions que rien ne reliait. Il faudrait que je trouve une trame, ça doit pourtant être possible de faire entrer tout ça dans une forme, que ça finisse tout de même par ressembler à quelque chose, puisqu'il y consacrait tout son temps, même et surtout celui de la rêverie. Il se réveillait certains matins avec l'impression et la fatigue d'avoir passé sa nuit à écrire, le corps harassé d'avoir ainsi travaillé, dans cet état d'anéantissement que Flaubert décrit très bien dans sa *Correspondance*, après s'être débattu pendant des heures avec une phrase de sa *Bovary*, la tête cassée par un seul adverbe dont il ne sait finalement pas s'il le gardera à la prochaine relecture. Dans l'enthousiasme de son explication, Amar s'était renversé un peu de crème anglaise sur le pull. Ça amusait toujours Caroline, cette incapacité qu'il avait à manger sans se tacher. Ça l'émerveillait même chaque fois, cette trace d'enfance chez Amar à qui immanquablement elle proposait d'offrir un bavoir, en riant aux éclats, tu ne changeras donc jamais ? Après avoir englouti son fondant dont il n'avait fait que quelques bouchées, sans les savourer parce qu'il était trop pris par sa conversation avec Caroline qui se taisait religieusement et lui lançait des regards pleins de malice et de confiance, lui qu'elle appelait dans l'intimité

son petit raté préféré, Amar s'apprêtait à allumer une cigarette mais fut interrompu dans son élan par une serveuse qui vint lui rappeler discrètement que ce salon de thé était un espace non-fumeur. Amar rangea sans un mot sa cigarette dans son étui, puis il se pencha vers Caroline pour lui expliquer à mi-voix qu'il ne comprenait pas comment on pouvait dans un même lieu supporter les chiens et se montrer aussi intolérant avec les fumeurs. Ils craignent que les petits toutous ne se chopent un cancer du poumon ou quoi ? Caroline sourit en silence. Elle aimait aussi les indignations rageuses d'Amar qui la mettaient même de bonne humeur, car elle connaissait d'avance les mots qu'il emploierait, les intonations de sa voix, la puérité disproportionnée de ses colères toujours aussi vraies d'une fois sur l'autre. Elle aimait surtout les moments où il se penchait vers elle au-dessus de la table pour lui parler à l'oreille comme s'il voulait l'embrasser dans le cou. Elle passait tendrement sa main dans la chevelure d'Amar que ce geste calmait aussitôt jusqu'à la prochaine fois. Il reprenait la conversation là où il l'avait laissée, décrivait en quelques mots les caractéristiques du personnage auquel il comptait donner vie dans son prochain roman, demandait son avis à Caroline qui n'en avait pas, tu verras bien quand tu y seras, finissait par se taire en fixant ses yeux dans les siens pour une muette déclaration d'amour, qu'est-ce que je deviendrai sans toi, il préférerait ne pas y penser, la laissait

demander l'addition et payait sa part quand Caroline ne réglait pas pour eux deux, laisse c'est pour moi et il laissait. Il l'aidait à enfiler son manteau et en profitait pour la caresser, il lui cédait le passage à la sortie de la boutique et saluait théâtralement, au revoir mesdames, au revoir messieurs, au revoir Mirza avant de refermer la porte sur lui. Tu ne trouves pas que tu exagères un peu, demandait Caroline en rigolant, un jour tu tomberas sur un os à te foutre du monde comme tu le fais, mais elle l'aimait aussi pour ça, pour ce mélange paradoxal de timidité et de bravade qui lui interdisait de hêler le serveur dans un bar mais ne le gênait en rien quand il s'agissait d'adresser la parole à un inconnu dans la rue, surtout quand l'inconnu en question partageait son point de vue sur les multiples nuisances causées par les chiens dans l'espace urbain. Il songeait parfois à créer un parti.

— Non, je t'assure, ça vaudrait le coup, expliquait-il à Caroline qui restait toujours dubitative.

— Tu ne crois tout de même pas que les gens ont autre chose à penser dans la vie ? Amar, vexé, changeait de sujet ou se taisait au moins deux minutes d'affilée. Caroline l'observait du coin de l'œil et leur petite brouille se terminait le plus souvent par un éclat de rires et quelques baisers.

Un soir en rentrant, Amar avait retrouvé le magazine féminin où figurait la photo de Rose Clémens. Il traînait au milieu d'une pile de vieux journaux sur le bureau de Caroline qui l'avait laissé seul pour une heure ou deux, le temps d'aller sortir le labrador de ses parents, dont Amar avait peur, surtout quand elle le faisait asseoir à côté de lui sur le plaid écossais de la banquette arrière, si la place du passager était occupée par quelqu'un d'autre. Amar se recroquevillait contre la vitre de la portière, pour laisser le plus d'espace possible entre le chien et lui, mais il ne va rien te faire, il est gentil comme tout, qu'est-ce que tu peux être trouillard, et Amar se concentrait sur les panneaux indicateurs de l'autoroute, jetait un œil sur le compteur et tentait d'estimer



Illustration de Samuel Le Faou

mentalement le temps qu'il aurait encore à endurer ce supplice que les remarques moqueuses de Caroline l'obligeaient à vivre stoïquement.

Au lieu d'arracher carrément la page concernée dans le magazine en question, Amar avait soigneusement découpé la photo avant de le remettre à sa place dans la pile. Amar est parfois si bête que c'est à se demander s'il ne le fait pas un peu exprès, la question reste ouverte. De retour chez lui, il avait soigneusement rangé la photo dans une chemise cartonnée où il conservait tous les documents concernant Rose Clémens. Il avait même réussi à obtenir une cassette de l'entretien qui lui avait fait découvrir cet auteur en écrivant à la Maison de la Radio pour obtenir une copie de l'émission. Sur la photo, elle portait un châle rose, vert et bleu qu'Amar avait l'impression d'avoir déjà vu quelque part. L'étoffe lui semblait luxueuse et confortable, mais à l'œil nu, il n'aurait pas su dire s'il s'agissait de laine ou de soie, tant la texture du tissu paraissait fine et délicate. Il se tritura longtemps la cervelle pour savoir où il avait bien pu voir un châle aussi semblable dans ses motifs et ses détails à celui que portait Rose Clémens sur la photo. Il se demandait même s'il n'était pas en train d'inventer un souvenir. Pour mettre toutes les chances de son côté, il fit faire un agrandissement laser de la photo qui n'était pas plus grande que celle qu'il aurait pu trouver sur une carte d'identité. Il espérait que les motifs du châle, une fois agrandis, lui rendraient la mémoire. Cet acharnement sur des détails aussi ténus l'inquiétait un peu aussi. Petit à petit, il se rendait compte que sa curiosité pour cet écrivain tournait à la monomanie, il faudrait peut-être qu'il en parle à son médecin. Il avait classé l'agrandissement dans son dossier sans parvenir à résoudre l'énigme du châle reconnu.

Quelques semaines plus tard, il eut comme une illumination, alors qu'il se rendait au Musée du Jeu de Paume pour y voir une exposition consacrée à Arman. En passant rapidement devant le Musée des Arts décoratifs, juste

après avoir longé les Tuileries, il vit dans la vitrine de la boutique un châle tout à fait semblable à celui que portait Rose Clémens sur la photo. Son sang ne fit qu'un tour et il faillit bien perdre les pédales au moment où le pneu avant de sa bicyclette heurta la bordure qui sépare la piste cyclable des places réservées aux voitures et à l'entrée des grands hôtels à cet endroit de la rue de Rivoli. Ce fut vraiment comme une apparition. Amar attacha son vélo à un panneau de sens interdit, traversa la rue en courant au risque de se faire écraser par plusieurs voitures qui le klaxonnèrent. Sa déception fut à la mesure de ses grandes espérances : c'était le jour de fermeture de la boutique. Il examina longuement le châle dans la vitrine, et il eut pour la première fois de sa vie des envies de casseur, lui normalement si doux. Il aurait voulu casser la glace pour s'emparer du châle et le caresser comme si par là-même il avait pu passer sa main sur la joue de son écrivain préféré.

Dès le lendemain, Amar retourna à la boutique. Ce châle, lui apprit la vendeuse, était en étamine de laine et avait été fabriqué sur le modèle de celui que porte Madame Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*. Amar le regarda en silence et posa sa main sur la précieuse étoffe, avant de s'enquérir de son prix. Le montant du châle, Amar blêmit en l'apprenant, représentait presque le tiers de son salaire. Amar devait vérifier ses comptes avant de faire un achat aussi important. Il remercia donc la vendeuse et promit de revenir une autre fois, ce qu'elle ne crut pas bien évidemment, car Amar n'avait ni le genre raffiné, ni, c'était bien visible à l'œil nu, le compte en banque des collectionneurs qui constituaient en temps normal la clientèle de la boutique du musée. La vendeuse ne cacha donc pas sa surprise quand elle vit revenir Amar la semaine suivante : — Franchement, je ne croyais pas vous revoir de sitôt, dit-elle quand Amar entra dans le magasin. Cette franchise le blessa dans son orgueil, comme si ses goûts devaient être proportionnels à son salaire qui aurait dû lui interdire

d'admirer les belles choses, et l'obliger à vivre reclus comme un moine dans son studio et à faire carême tous les jours que le bon dieu faisait. Il sortit sa carte bleue d'un geste désinvolte, feignant d'ignorer les propos désobligeants de la vendeuse. Il tapa son code avec l'air insouciant d'un nabab qui aurait eu l'habitude de payer de telles sommes plusieurs fois par jour dans les boutiques les plus chics de la capitale, tandis que la vendeuse enveloppait le châle dans un papier de soie après l'avoir replié de manière impeccable, c'est pour offrir, je suppose, et Amar la laissa glisser l'objet de son désir dans une magnifique boîte blanche de carton qui portait le logo de la boutique du musée. De retour chez lui, il fut quelques jours sans pouvoir même toucher à la boîte qu'il avait rangée dans un placard. Plusieurs fois par jour, il se levait brusquement de son siège et allait toutes affaires cessantes vérifier que la boîte était restée là où il l'avait mise et il la couvait du regard avec le soin jaloux d'un Harpagon pour sa cassette. L'idée lui avait traversé l'esprit de l'envoyer de manière anonyme à la dame de ses pensées, mais il ne pouvait se résoudre à ce geste qui, si beau fût-il, l'aurait privé définitivement de tout contact avec cet objet qui lui semblait détenir un pouvoir magique.

— En termes freudiens, on appelle ça du fétichisme, avait tranché Caroline le jour où elle avait fini par larguer Amar qui s'y attendait bien un peu, ce qui ne l'empêcha pas de souffrir comme un animal blessé pendant des mois. Chaque fois qu'il entendait ce prénom, dans la bouche d'une mère appelant sa petite fille dans un jardin public, ou encore dans celle de son copain Rémy qui avait prénommé sa tortue Caroline et l'apostrophait plusieurs fois par jour, surtout au moment des repas, chaque fois qu'il voyait ce prénom écrit dans un journal ou un magazine, la blessure se rouvrait et Amar sentait les larmes lui monter aux yeux et son cœur se broyer dans sa poitrine. Dans ces cas-là, Amar était obligé de se tenir les côtes, si bien que, au plus fort de sa

douleur, un regard extérieur aurait pu croire qu'il se tordait de rire, tant sont fréquents les malentendus qui tissent les relations humaines, et nombreuses les méprises qui nous font dire ou faire exactement le contraire de ce qui pourrait aider l'autre et soulager momentanément sa peine.

La rupture avec Caroline avait été d'une violence inouïe. Elle lui avait lancé à travers la pièce le manuscrit de *Cynisme* :

— Tu voulais savoir ce que j'en pensais de ton truc, maintenant tu le sais, ça ne vaut même pas l'encre et le papier que tu as utilisés pour l'imprimer.

Les pages du manuscrit, reliées avec les moyens du bord, avaient volé dans la pièce et s'étaient éparpillées sur le tapis de Caroline comme un oiseau qui aurait perdu ses plus belles plumes en vol et aurait atterri sur le bec. Amar avait ramassé la réglette noire sous le bureau. Ensuite il avait pris en vrac les feuilles qui traînaient encore par terre.

— Je n'en voudrais même pas pour me faire des brouillons, pauvre maniaque, alors tu ranges tout ça, et tu dégages. Caroline n'en pouvait plus d'être en concurrence avec une ombre à laquelle Amar prêtait toutes les qualités, ce qui est toujours plus facile quand on ne connaît pas quelqu'un. Après en avoir ri au début, Caroline trouvait désormais insupportable de devoir toujours laisser entrer avec Amar le fantôme de Rose Clémens. Il ne parlait plus que d'elle, lisait et relisait ses livres, dont il connaissait certains passages par cœur. Il avait fait de la vision du monde de cet auteur un prisme à travers lequel il lisait tous les événements de sa vie et commençait invariablement ses phrases par une formule du type « c'est comme dans le deuxième roman de Rose Clémens quand le héros offre une gaufre à sa copine ». Ces références constantes avaient beaucoup amusé Caroline au début, puis elle s'était lassée de ce ménage à trois. À vrai dire, elle n'avait plus un moment d'intimité avec Amar dont l'esprit était toujours occupé par l'écriture ou par la syntaxe et le vocabulaire de certaines phrases de *Cynisme* qu'il

n'avait pas complètement renoncé à faire publier, en tenant compte désormais des conseils de Paul Demy.

— Il faut intégrer ce thème qui relève chez vous de l'obsession à une trame narrative plus intéressante. Vous pourriez recycler vos vieux cours de philo, en ayant recours à des histoires animalières pour les rendre compréhensibles à un public beaucoup plus vaste. Rien ne marche mieux en ce moment que les traités de vulgarisation philosophique, on se les arrache comme des petits pains dans les grandes surfaces. Vous pourriez aussi réactualiser *La Belle et le Clochard*, en racontant le tour de France et la descente aux enfers d'une jeune femme en fin de droits qui rencontre plusieurs SDF sur sa route. De nos jours, tout ce qui touche à la précarité, à la paupérisation ou à la fracture sociale dans la littérature trouve souvent un très bon écho dans le public. Ce qu'il vous faut, c'est un vrai sujet de société. Ce qui plaît bien aussi, c'est le retour aux sources. Vous n'avez pas une grand-mère haute en couleurs qui vous aurait légué une vieille malle pleine de clichés sur lesquels vous pourriez broder à loisir dans une écriture nostalgique un tantinet passéiste ? Le retour aux sources, c'est un peu à la littérature contemporaine ce qu'a été le cri primal à la psychanalyse dans les années soixante-dix, on y revient d'ailleurs un peu, il me semble.

Amar ne savait pas trop si le cri qu'il étouffait dans sa gorge pouvait être qualifié de primal. Le fait est qu'il avait au début vraiment mal pris les conseils que Paul Demy lui avait prodigués sur un ton un peu trop paternaliste à son goût. Il en avait discuté de longues heures avec Caroline qui l'avait d'abord encouragé à se remettre au travail, puis s'était fatiguée des perpétuelles hésitations d'Amar qui ne pensait plus à rien d'autre et n'était donc jamais vraiment à ce qu'il faisait. Leur vie de couple en avait terriblement souffert. De tous les hommes que Caroline avait connus, Amar était bien le seul à pouvoir interrompre certains préliminaires ou autres moments

d'intimité par une interrogation subite sur la place d'une virgule ou le sens exact d'un adjectif qui lui faisait perdre tous ses moyens et avait l'art d'agacer Caroline au plus haut point.

— Tu pourrais être un peu plus à ce que tu fais, bougonnait-elle en se retournant vers le mur, abandonnant Amar aux affres de sa création impuissante. Sa jalousie, qui n'avait été jusqu'alors qu'un petit jeu entre elle et Amar, avait pris des proportions inquiétantes le jour où elle avait découvert le petit carré laissé comme un pochoir dans la page du vieux Elle où Amar avait découpé la photo de Rose Clémens. Deux jours plus tard, elle rompit avec Amar, en ironisant sur ses velléités littéraires. Comme Amar refusait de quitter la pièce, elle l'incita à prendre exemple sur le labrador :

— Lui au moins, quand je lui dis va-t-en, il se tire.

— Oui, mais moi justement, je ne suis pas ton chien, avait répliqué Amar dans un sursaut d'orgueil. Je peux parler, on peut discuter, s'expliquer.

— Non, j'en ai assez de tes salades. Un chien, au moins, c'est fidèle, et tu ferais bien d'en prendre de la graine, si tu ne veux pas finir tes jours comme une vieille loque abandonnée. Secoue toi un peu les puces ! Avec tes manies et tes tics, tu risques de te faire virer par tous tes amis, méfie-toi. Tu ne comprends pas que tu tires toujours trop sur la corde ? Pour ce qui me concerne, tu ne remettras jamais les pieds ici. Ne reviens pas traîner par là, parce que je t'assure que je te garderai un chien de ma chienne. Je ne suis pas prête d'oublier tout ce que tu as pu me faire souffrir, ton égocentrisme d'écrivain raté, tes crises d'angoisse à répétition, tes phrases, toujours tes phrases, comme si une seule de tes putains de virgules même pas encore écrite avait plus d'importance que moi ! C'est fini, tout ça, Amar, je te largue, c'est fini, tu veux que je te l'épèles, fini, F. I. N. I. Est-ce c'est assez clair pour ta petite tête, maintenant ? Amar avait pleuré longuement, dans l'autobus d'abord, le visage dans ses mains, tellement il avait honte de verser

des larmes en public, puis de retour chez lui, des heures entières à imaginer ce qu'allait être sa vie sans Caroline. Il lui écrivit des tonnes de lettres qu'il n'envoya jamais. Il ne s'arrêtait de pleurer que pour écrire et les larmes le reprenaient quand il relisait sa lettre, laissant sur la page des traînées bleuâtres, des taches morveuses à la place des points sur les i. Caroline l'avait prévenu dès le début de leur relation :

— Si un jour je te quitte, ne crois pas que tu pourras me faire revenir par tes larmes. Ça marche dans les romans, ça, et encore, pas dans tous. En ce qui me concerne, j'ai horreur de l'effet-Rodolphe, déjà en littérature ça m'agace, toutes ces traînées de larmes, et je te prie de croire que dans la vie réelle, au mieux ça m'indiffère, au pire ça m'exaspère, et ça me rend encore plus intraitable.

Amar écrivait à voix haute, en tapotant les touches de l'ordinateur, Caroline, je t'ai perdue pour l'ombre d'une Rose. Le cliquetis des touches le berçait provisoirement, puis il renonçait. Ses larmes, en coulant sur le clavier, risquaient de l'endommager gravement, c'était bien stipulé dans la notice, même si elle ne précisait pas la nature des liquides qu'il fallait tenir éloignés de la machine. De plus il concevait mal qu'une lettre d'amour pût avoir la même apparence qu'un courrier froidement administratif. Quand il était fatigué de pleurer, quand il ne pouvait plus supporter ce mélange d'eau et d'encre qu'il secrétait à longueur de journée sur des pages et des pages, il allumait son ordinateur, la nuit surtout, pour taper des kyrielles de Caroline, jusqu'à ce que ce prénom prenne une coloration irréaliste d'avoir été dactylographié des centaines de fois. Puis il éteignait l'ordinateur, il sortait une feuille blanche, remettait de l'encre dans son stylo : Caroline, j'écris ton prénom pour ne pas mourir. Il pleurait jusqu'à l'aube et s'endormait enfin, le visage gonflé, la tête hérissée de souvenirs et de regrets, et un vieux kleenex à la main.

Dans la salle d'attente du dermatologue, Paul Demy se gratte derrière les oreilles, où la démangeaison est remontée depuis le cou. Il ne peut pas s'en empêcher. Ensuite il renifle ses mains sans s'en rendre compte comme s'il pouvait à l'odeur donner un nom à sa maladie. Puis il se gratte à nouveau, incapable de trouver la concentration nécessaire pour lire un magazine comme le font les autres patients assis à côté de lui. Une vieille dame le dévisage. Il s'apprête à lui faire une remarque mais rien ne sort de sa bouche qu'un petit cri rauque dans lequel il ne reconnaît pas sa voix. Le spécialiste le fait entrer dans la salle de consultation et lui demande de se déshabiller. Dans la cabine prévue à cet effet, Paul Demy a du mal à défaire les boutons de sa chemise. Ses doigts sont gourds et il ne parvient pas à les décoller les uns des autres. Il est surpris en enlevant sa chemise du poil qui a poussé sur son thorax depuis le matin. Il n'en croit pas ses yeux et passe sur tout son corps une main incrédule pour constater que cette pilosité a également envahi ses bras, son ventre et ses jambes. Sidéré, il n'ose plus sortir de la cabine.

— Vous êtes prêt ? s'impatiente le dermatologue. Paul Demy ne répond que par un grognement inquiet.

— Allongez-vous sur la table, je vais vous examiner, lui demande le spécialiste sans faire aucune remarque sur sa peau velue. Au moment où il s'apprête à lui palper le cou pour voir où en est la démangeaison, il sent les deux mâchoires de son patient se resserrer violemment sur sa main ensanglantée.

— Mais vous êtes devenu fou, crie-t-il en retirant sa main. Puis il se tourne vers le lavabo pour la passer sous l'eau et soulager sa douleur. Il se confectionne ensuite un pansement après avoir désinfecté la plaie à l'aide de plusieurs compresses.

— Je ne comprends pas ce qui vous prend, je vous ai à peine touché. C'est bien la première fois qu'un patient me mord. Paul Demy reste muet. Quand le dermatologue se retourne vers la table d'examen, son client n'y est plus. À sa

place se trouve un gros pitbull très hargneux qui se met à aboyer dès qu'il tente de s'approcher. Il imagine un instant que Paul Demy lui a fait une mauvaise blague et se rend vers la cabine de déshabillage où il s'est probablement caché. Mais il n'y trouve que ses vêtements accrochés au portemanteau. Il se rend alors dans la salle d'attente pour demander aux autres patients s'ils n'ont pas vu sortir le patient précédent, mais la porte du cabinet est restée close depuis que le spécialiste y est entré avec Paul Demy, tous le confirment. Le dermatologue doit donc se rendre à cette triste évidence : l'éditeur s'est métamorphosé en pitbull. Il le retrouve sur la table d'examen et le chien aboie tout ce qu'il peut pour l'empêcher d'approcher, prêt à hurler avec les loups. Le dermatologue doit faire appel à des maîtres-chiens dont le commissariat lui a fourni les coordonnées pour faire évacuer l'animal qui constitue une menace réelle pour sa sécurité.

Amar Dahrieussouk n'a pas cru ce fait-divers quand il l'a lu dans la presse du lendemain. Il a trouvé le canular de très mauvais goût et il a immédiatement appelé le bureau de l'éditeur pour en parler avec lui. C'est Chloé qui lui a répondu. La nouvelle était malheureusement vraie et elle était elle-même passée à la SPA pour récupérer son patron, mais elle n'avait pas pu repartir avec lui car elle n'avait pas pensé à acheter une laisse adéquate ni surtout une muselière capable de rendre inoffensives les attaques de l'animal très hargneux. Amar a donc dû renoncer à sa photo dédicacée de Rose Clémens. Il est retourné chez Caroline et a déposé devant sa porte le fameux châl. Il ne désespère pas de la revoir un jour. En attendant il écrit jour et nuit des lettres qu'il n'envoie pas et il a accepté de suivre un stage pour maîtriser ses phobies pour le cas très improbable où il pourrait avoir à faire avec la dernière incarnation de l'éditeur qu'il a tant admiré.

Anne COUDREUSE